

MALGRÉ TOUT...

« Assaut général sur Spartacus ! A mort les Spartakistes ! Saisissez-les, fouettez-les, transpercez-les, fusillez-les, foulez-les aux pieds, déchirez-les en lambeaux ! » Des horreurs à faire pâir celles des troupes allemandes en Belgique...

Spartacus est terrassé ! Hurlements d'al-légresse depuis la « Post » jusqu'au « Vor-waerts » !

Spartacus est terrassé ! Et les sabres, les revolvers, les mousquetons de la vieille police germanique reconstituée sur le désar-mement des ouvriers révolutionnaires me-tront le scou au notre défaite. Spartacus est terrassé ! Sous la garde des baionnettes du colonel Reinhardt, des mitrailleuses et des lance-mines du général Lüttwitz, les élec-tions à l'Assemblée nationale se déroule-ron enfin — et ce sera le plébiscite de Louis-Napoléon-Ebert.

Spartacus est à terre !

C'est vrai ! Les ouvriers révolutionnaires de Berlin ont été écrasés ! C'est vrai ! Mas-sacrés par centaines les meilleurs d'entre eux ! C'est vrai ! Jetés aux cachots un millier d'entre les plus fidèles !...

Oui, ceux-là sont vaincus. Car ils ont été abandonnés par les matelots, par les soldats, par les corps de protection, par la milice populaire, par tous ceux sur l'aide desquels ils avaient fermement compté.

Mais surtout leur force a été paralysée par l'indécision et la faiblesse des chefs qu'ils étaient donnés. Et l'immense marée de boue de la contre-révolution, issue des couches arrières du peuple et du reflux des classes possédantes, les a tous enlisés et noyés.

Oui, ils sont battus. Et leur défaite était un commandement de l'histoire. Les temps n'étaient pas révolus. La révolution n'était pas mûre. Et cependant la lutte était iné-vitable. Laisser aux Eugen Ernst, Hirsch et consort la possibilité de reprendre la Pré-fecture de police, devenue le palladium de la révolution, c'eût été la déroute et le déshonneur sans remède. La lutte fut im-posée au prolétariat par toute la bande à Ebert ; et avec un rugissement spontané, les masses berlinoises se soulevèrent, ba-layant doutes et hésitations.

Eh bien, oui ! Les ouvriers révolution-naires de Berlin sont écrasés.

Et les Ebert-Scheidemann-Noske sont vic-torieux. Ils le sont parce que les généraux, la bureaucratie, les seigneurs des chemi-nées d'usine et ceux des carrés de choux, les calotins, les sacs d'argent, tout ce qui est asthmatique, borné et rétrograde, se tenait derrière eux, et a remporté pour eux la victoire, par la vertu des bombes à gaz, des mitrailleuses et des grenades.

Mais il y a des défaites qui sont des vic-toires, et des victoires plus honteuses que des défaites.

Les vaincus de la semaine sanglante de janvier ont combattu glorieusement. Ils ont lutté pour une grande cause, pour les buts les plus nobles de l'humanité souffrante, pour la délivrance spirituelle et matérielle des masses asservies. Ils ont versé leur sang pour une tâche sacrée, et ainsi leur sang fut sacré. Et de chaque goutte de leur sang naitront des vengeurs à ceux qui sont tombés, de chaque fibre déchiquetée sor-tiront de nouveaux combattants à la haute cause qui est éternelle et impérissable comme le firmament.

Les vaincus d'aujourd'hui seront les vain-queurs de demain. Car la défaite est leur enseignement. Le prolétariat allemand manque encore d'expérience et de tradi-tion révolutionnaires. Et ce n'est qu'à tra-vers un calvaire d'essais tâtonnants, d'er-reurs juvéniles, de rechutes et d'insuccès douloureux qu'il pourra acquérir l'éduca-tion pratique qui garantit le succès futur.

Pour les forces primitives, élémentaires, de la révolution sociale, dont la croissance irrésistible constitue la loi vivante du dé-veloppement social, défaite signifie : stimu-lant. Et de défaite en défaite, leur chemin conduit à la victoire.

...Et les vainqueurs d'aujourd'hui ? Ils font leur infâme besogne sanglante pour une cause infâme. Pour les puissances du passé, les ennemis mortels du pro-létariat.

Et aujourd'hui déjà leur destin s'appré-te ! Aujourd'hui déjà, ils sont les prison-niers de ceux qu'ils pensaient utiliser comme des instruments et dont ils étaient eux-mêmes les outils — depuis toujours.

La social-démocratie donne encore son nom à la firme du saint empire chrétien-germanique. Mais le délai qui lui est ac-cordé n'est qu'un quart d'heure de grâce.

Les traîtres sont déjà au pilori de l'his-toire, jamais de tels Judas n'ont vécu dans le monde, eux qui non seulement ont ven-



du leur cause la plus sacrée, mais l'ont clouée encore sur la croix, de leurs pro-pres mains. De même que la social-démocratie officielle allemande est tombée plus bas que toute autre en août 1914, de même elle offre maintenant, à l'aurore de la ré-volution sociale, l'image la plus exécration-nelle.

La bourgeoisie française, pour trouver les bourreaux de juin 1848 et ceux de mai 1871, dut les prendre dans ses propres rangs. La bourgeoisie allemande n'a pas besoin de se donner cette peine-là — des social-démocrates se sont offerts pour cette œuvre sale et méprisable, sanglante et lâ-che — son Cavaignac, son Gallifet se nom-me Noske, « l'ouvrier allemand » !

Le son des cloches appelait au massacre. Avec de la musique et des mouchoirs agi-tés, les capitalistes sauvés de la « terreur bolchevique » fêtent maintenant la solda-tesque providentielle.

La poudre fume encore ; le feu de l'assas-sinat des travailleurs couve encore sous la cendre ; les prolétaires égorés gisent en-core où ils sont tombés, et les blessés saignent encore de toutes leurs plaies, tandis qu'ils font défilier en parade les bataillons assassins, ces messieurs Ebert, Scheide-mann et Noske, gonflés d'un orgueil vic-torieux !

Mais déjà le prolétariat du monde se dé-tourne frémissant de ces vainqueurs qui osent tendre à l'Internationale leurs mains fumantes du sang des ouvriers allemands ! Ils sont repoussés avec dégoût et mépris, même par ceux qui, dans le vacarme de la guerre mondiale, avaient eux-mêmes foulé aux pieds les devoirs du socialisme. Souil-lés, exclus des rangs de toute l'humanité décente, chassés à coup de fouet hors de l'Internationale, hais et maudits par cha-que prolétaire révolutionnaire, c'est ainsi qu'ils sont devant le monde.

Et toute l'Allemagne a été précipitée dans la honte — par eux. Des traîtres à leurs frères gouvernant le peuple allemand ! Des assassins fratricides ! « A moi l'écri-toire : cela devait être dit ! »

Ah ! leur gloire ne peut pas durer long-temps. Un quart d'heure de grâce, et ils seront jugés !

Leur règne allumera dans des millions de cœurs les brasiers de la révolte. La révolution du prolétariat qu'ils ont pensé noyer dans le sang se lèvera au-dessus d'eux — une géante ! Sa première pa-rola sera : « A bas les assassins d'ouvriers Ebert-Scheidemann-Noske ! »

Les vaincus d'aujourd'hui ont appris. Ils sont guéris de l'illusion : pas de salut à espérer de l'appui des cohes sans âme inextricablement embarrassées de tradi-tions disciplinaires ! Ils sont guéris de l'il-lusion : il ne faut plus s'en remettre à l'initiative des chefs qui se sont montrés im-puissants et incapables ! Ils sont guéris de la foi dans le parti centriste (la social-démocratie dite « indépendante ») qui les a abandonnés ignoblement. Basés sur eux seuls, ils livreront les batailles futures. Par eux et pour eux, ils remporteront les vic-toires de l'avenir. Et la parole suivant la-quelle l'émancipation de la classe ouvrière ne pourra être l'œuvre que de la classe ouvrière elle-même, cette parole aura ga-gné à travers l'expérience amère de cette dernière semaine une signification nou-velle et profonde.

Et jusqu'à ces soldats abusés et égarés, reconnaîtront bientôt quel jeu on joue avec eux, lorsqu'ils sentiront de nouveau s'abattre sur eux le knout du militarisme reconstitué ; eux aussi se réveilleront de l'ivresse qui les possède encore.

« Spartacus est terrassé ! »

Oh ! doucement ! Nous ne nous sommes pas enfusés ! Nous ne nous sommes pas bat-tus ! Et s'ils nous enchaînent, nous som-mes là et nous restons là ! Et la victoire sera nôtre.

Car Spartacus, cela signifie feu et esprit, cela signifie âme sœur, cela signifie volonté et action de la révolution du prolétariat ! Et Spartacus, cela signifie toute la misère et toute l'aspiration vers le bonheur, toute la conscience de classe du prolétariat et toute son audace à la lutte. Car Spartacus, cela signifie socialisme et révolution mon-diale

Le chemin de Golgotha de la classe ou-vrière allemande n'est pas encore terminé. Mais le jour de la délivrance approche. Le jour du jugement pour les Ebert-Scheide-mann-Noske et pour les puissants du capi-talisme qui se cachent aujourd'hui encore derrière eux. Les vagues des événements battent jusqu'au ciel — nous avons l'habi-tude d'être précipités du sommet dans la profondeur. Mais notre navire suivra sa route inflexible et fière — droit jusqu'au but.

Et que nous soyons ou non parmi les hommes quand le but est atteint, notre programme vivra ; il dominera le monde de l'humanité délivrée. Mais tout !

Aux fracas de l'effondrement économique dont les grondements déjà s'approchent, les troupes endormies des prolétaires se réveilleront comme aux fanfares du juge-ment dernier ; et les cadavres des lutteurs assassinés se mettront debout et deman-deront compte à ceux qui sont chargés de malédictions. Aujourd'hui, ce n'est encore que le mugissement souterrain du volcan ; demain, il éclatera en éruption et il les enterra tous dans les cendres brûlantes et les fleuves de lave.

MARX ET LES SYNDICATS

Le principal intérêt de cet ouvrage est de fournir un réper-toire précieux des principaux textes de Marx et d'Engels sur la question syndicale et le mouvement syndical de leur époque. Une sorte de commentaire perpétuel du secrétaire actuel de l'Inter-nationale Syndicale rouge accompagne ces textes. La préface avertit que l'ouvrage fait partie d'une trilogie où Staline prendra place après Marx et Lenine.

La préoccupation dominante de Losovsky ne paraît pas avoir été de faire œuvre d'historien critique en replaçant les textes de Marx et d'Engels dans les diverses situations historiques qui en précèdent la signification. Plutôt qu'à l'histoire critique, le com-mentaire de Losovsky appartient au genre que les théologiens appellent exégèse apologetique. Il s'agit de justifier par la mé-thode d'autorité, en s'appuyant sur des auteurs incontestables, la politique syndicale actuelle de l'Internationale Communiste. Cette politique est, on le sait, caractérisée par le dogme de la subordination des syndicats au parti politique. Le problème posé par Losovsky revient à chercher dans les écrits de Marx et d'Engels, la justification de ce qu'on appelle en France depuis le Congrès de la C. G. T. U. de 1929, le rôle dirigeant du parti. Losovsky va même plus loin, car il se déclare franchement partisan de la fusion organique de l'Internationale Syndi-cale Rouge et de l'Internationale Communiste. L'autonomie for-melle des Syndicats rouges n'est pour lui qu'un pis aller.

La démonstration de la concordance entre la pensée de Marx et d'Engels et l'attitude du bolchevisme actuel dans les ques-tions syndicales, n'est pas sans présenter de sérieuses difficultés. On a sans cesse l'impression que les auteurs et leur commenta-teur ne parlent pas des mêmes choses, ce qui explique facile-ment la différence des plans historiques dont ce genre d'exé-gère fait abstraction. Il en est ainsi dans la conclusion, lorsque Losovsky s'appuie sur l'exemple de la première Internationale qui admettait des organisations syndicales dans son sein pour réclamer l'adhésion des syndicats rouges à la III^e Internationale. La I^{re} Internationale, par sa structure, se situe juste aux antipo-des de la III^e. La I^{re} Internationale admettait dans son sein les tendances les plus diverses et les plus opposées du mouvement ouvrier : trade-unionistes, anarchistes, proud'honiens, marxistes, etc. Elle n'était en rien une Internationale de parti réservée en monopole exclusif à une tendance. « Les communistes, selon le mot de Marx lui-même, ne forment pas un parti distinct des autres partis ouvriers ». La III^e Internationale est au contraire une Internationale de parti, l'Internationale Communiste, consti-tuée sur la base d'un monolithisme rigoureux, absolument exclusif de tout ce qui n'est pas elle. Selon ses statuts, elle forme un parti mondial unique et centralisé, où les fractions ne sont pas admises et où aucune autonomie n'est reconnue aux sections nationales.

L'intégration des syndicats à une Internationale ouvrière uni-que a donc une signification très différente selon qu'il s'agit d'une Internationale du type de la I^{re} et de la III^e, et il est abu-sif de conclure de l'une à l'autre. En 1919, les camarades syn-dicalistes espagnols de la C.N.T. (Confédération Nationale du Travail) avaient donné, sans renoncer le moins du monde, ni à leur anarchisme anti-étatique, ni à leur syndicalisme actionnaire des partis politiques, leur adhésion à la III^e Internationale par ce qu'ils croyaient voir se former une Internationale du type de la I^{re}. Détrompés, ils devaient se retirer bien vite.

Lorsque, pour justifier la subordination des syndicats au rôle dirigeant d'un parti politique, Losovsky s'appuie sur les textes où Marx recommande aux syndicats de ne pas limiter leur acti-vité aux revendications économiques partielles et de s'élever aux luttes politiques, il se produit une équivoque du même ordre. Il se trouve justement que, pas un seul instant, et dans aucun de ces textes, Marx n'entend que cette lutte politique doive être menée par un organe distinct des syndicats. Ce sont les syndicats eux-mêmes qui, selon Marx, doivent s'élever à une fonction plus haute que celle de la direction des luttes partielles

(1) Losovsky : Marx et Les Syndicats (E.S.I.)

« en tant que forgers d'organisation de la classe ouvrière dans l'intérêt puissant de son organisation complète ». (p. 18). Le texte suivant, cité par Losovsky, page 20, montre clairement ce que Marx entendait par « politique » et par « économique » : « La tentative d'arracher dans une seule fabrique ou une seule branche d'industrie une réduction du temps de travail, est un mouvement purement économique. Par contre, le mouvement pour arracher la loi de huit heures est un mouvement politique. Et c'est de cette façon que, de tous les mouvements économiques isolés des ouvriers, surgit partout un mouvement politique, c'est-à-dire un mouvement de classe pour faire triompher ses intérêts sous une forme ayant la forme sociale contraignante. »

Par « mouvement de classe », Marx et Engels entendaient-ils un mouvement politique au sens actuel du mot placé au-dessus des syndicats pour les diriger ? On tombe ici sur le fameux texte de l'interview donnée par Marx à l'ouvrier Hamann en 1869 et qui a déjà fait couler tant d'encre. Marx s'y prononce sans aucune ambiguïté possible pour l'indépendance organique des syndicats vis-à-vis des associations politiques quelles qu'elles soient. « Jamais les syndicats ne doivent être rattachés à une or-ganisation politique s'ils veulent accomplir leur tâche ; le faire, c'est leur porter un coup mortel. Les syndicats sont les écoles du socialisme. C'est dans les syndicats que les ouvriers s'éduquent et deviennent socialistes parce que tous les jours se mène sous leurs yeux la lutte avec le capital. Tous les partis politiques, quels qu'ils puissent être, n'enthousiasment les masses, qu'un certain temps, momentanément : les syndicats par contre captent la masse d'une façon durable : seuls ils sont ca-pables de représenter un véritable parti ouvrier et d'opposer un rempart à la puissance du capital... » (l. p. 143.)

Remarquons en passant combien ce texte éclaire l'expression d'« école du socialisme » souvent citée depuis. Par école du socialisme, Marx n'entend nullement une école dogmatique où les ouvriers trouveraient des professeurs qui seraient chargés de leur infuser la conscience de classe en les traitant en enfants mineurs. Il entend une école vivante où chaque prolétaire appren-d sur la base de sa propre expérience.

Losovsky se montre naturellement fort embarrassé devant ce texte. Il va même jusqu'à reprocher véhémentement au P. C. allemand de l'avoir inséré dans une édition populaire (sic) des œuvres de Marx. Il prend le parti de mettre en doute l'authen-ticité de l'interview. Hamann, qui aurait été un partisan de l'in-dépendance du syndicalisme, l'aurait tout au moins « retouchée. » Le fonds lui paraît en contradiction avec tout le reste des écrits de Marx.

Malheureusement pour Losovsky, aucun de ces arguments ne peut être retenu.

L'interview a été publiée en 1869 du vivant de Marx et Marx, d'après tout ce que nous savons de lui, n'était pas homme à laisser travestir sa pensée par excès de bon garçonnisme et en-core moins à laisser passer par étourderie des choses semblables. Hamann, auquel l'interview a été donnée, n'était nullement, comme le dit Losovsky, un partisan de l'indépendance du syn-dicalisme, ayant intérêt à déformer le texte de l'interview dans ce sens, mais exactement l'opposé. Hamann était membre de la section métallurgiste de l'Association générale des ouvriers alle-mands, secte Lassalienne dirigée par Schweitzer, dont l'origi-nalité était de constituer un organisme unique politico-syndical. Les Lassaliens, après avoir longtemps, sur les enseignements de leur maître et de la fameuse loi d'airain, que les prétentieux aliborons fascistes de l'Ordre Nouveau, continuent de nos jours à attribuer à Marx), méprisé les syndicats et considéré la lutte économique comme utopique et vaine, s'étaient décidés sur le tard à utiliser le mouvement des syndicats qui s'était formé en dehors d'eux pour l'intégrer à leur mouvement de secte poli-tique au pire sens du mot, et dans un sens où Marx n'a jamais pris le mot, puisqu'il était orienté vers la collaboration avec l'état conçu comme une puissance autonome placée au-dessus des classes.

Le sens de l'interview donnée à Hamann n'est nullement en